

Correspondance 1 **1850-1869 (extraits)**

1 Lettre à Wilhem Pinder (Pforta, fin mars-début avril 1859, n° 62, p. 73)

« De mon côté je t'envoie un sujet :

de la liberté divine et humaine

Tu trouveras peut-être, toi aussi, ici et là une petite heure pour réfléchir et écrire sur ce thème. La liberté est un des points les plus importants. Pose au moins les questions. Qu'est-ce que la liberté ? Qui est libre ? Qu'est-ce que le libre arbitre ? etc. »

2 à Wilhem Pinder (Pforta, mi-février 1860, n° 129, p. 111)

Chanson populaire

Oh ! puissé-je mourir

De plaisir et de peine !

3 à Wilhem Pinder (Pforta, 17 mars 1860, n°134, p. 114)

« Car avec ce grave serment, tu entres dans la série des chrétiens adultes qu'on tient pour dignes du très précieux héritage de notre sauveur afin de trouver par la jouissance de cet héritage vie et béatitude de l'âme »

4 à Gustav Krug et Wilhem Pinder (Pforta, 14 janvier 1861, n° 203, p. 156-58)

Lettre sur la transformation de l'oratorio...

5 à Elizabeth (Pforta fin nov. 1861, n° 288, p. 206-208)

Lettre sur les vœux de Noël avec les conseils de N à sa sœur sur lectures et musiques

6 à Gustav Krug et Wilhem Pinder (Pforta, 27 avril 1862, n° 301, p. 220)

« Le christianisme est essentiellement affaire de cœur : c'est seulement une fois incorporé en nous, lorsqu'en nous il s'est fait notre âme même, qu'on est devenu un véritable chrétien (...) Obtenir la béatitude au moyen de la foi signifie seulement cette antique vérité que seul le cœur, non le savoir, peut procurer le bonheur. Que Dieu se soit fait homme indique seulement que l'homme ne doit pas chercher sa félicité dans l'infini mais fonder son ciel sur la terre ; l'illusion d'un monde supraterrrestre avait conduit les esprits humains à une fausse attitude face au monde terrestre ; c'était là le produit d'un âge infantile des peuples (...) c'est en traversant des doutes et des combats difficiles que l'humanité devient virile ; elle connaît en elle-même « le commencement, le milieu, la fin de la religion ».

7 à Elizabeth (Pforta, fin avril 1862, n°302, p. 222)

« Il est indispensable que chaque semaine tu cours une fois ou deux à la galerie de peinture, quitte à ne regarder en détail à chaque visite que deux ou trois tableaux, mais

suffisamment pour pouvoir me les décrire avec précision (par écrit bien sûr). Voilà qui est très égoïste, n'est-ce pas ? Douterais-tu de mon affection ? »

8 à Elizabeth (Naumburg, 4 août 1863, n°371, p. 266)

« J'ai fait à partir de là une randonnée d'une semaine ; je vais t'en fournir le compte rendu complet en style journalistique ; tu y trouvera nombre de scènes intéressantes [Je choisis de décrire la cinquième journée de lundi]

À 9 heures départ pour Franzenbad, où j'arrive vers les 1h1/2, grand luxe, journaux de mode vivants, là écouté un concert, promené jusqu'à 5h parmi les marionnettes, parmi masques et polonaises (noircies au charbon) la seule poitrine qui sente. En marche vers Eger, aperçu célèbre vieux château d'un gris sombre, partout du catholique, statues de saints toutes bariolées, puis à 8 heures, encore en avant à travers bois, avec un brasseur et un cabaretier bon marché encore 3 heures, il pleut un peu. Franchi la frontière bavaroise. Auberge de village, entre charretier et valet sur la paille. Ronflements, senteurs de cheval. »

9 à Elizabeth, et à Franziska (Pforta, 6 déc. 1863, n° 400, p. 288)

« Qu'est-ce qu'improviser ? Bien des fois et pour de longs moments notre vie est une poétique improvisation et il suffit d'un peu d'imagination pour la sentir comme telle. »

10 à Rudolf Buddensieg (Naumburg, 12 juillet 1864, n°435, p. 311)

« Grâce à cette intuition spirituelle, l'auditeur devient aussi proche du compositeur que faire se peut... Je qualifierai cet effet de démonique »

11 À Franziska et Elizabeth (Bonn, 10-17 nov 1864, n° 451, p. 330)

« Sais-tu ce qu'on doit avant tout éviter à Bonn ? C'est d'entrer en excessive familiarité avec ses logeurs ; les miens sont des gens honorables, mais des artisans. Que tu leur écrivisses me paraîtrait, en toute franchise, au plus haut point déplacé et tout à fait sans précédent. Je quitterais les lieux sur-le-champ. »

12 À Carl von Gersdorff (Bonn, 25 mai 1865, n° 467, p. 362-63)

« Je ne puis qu'admirer la force morale avec laquelle, pour apprendre à nager dans le fleuve de la vie, tu vas jusqu'à te jeter, à titre d'exercice, dans une eau trouble, presque boueuse. Excuse la crudité de l'image, je la crois pertinente (...) certains individus en raison de leur matérialisme de brasserie me sont devenus presque intolérables (...) quoiqu'il en soit une relation plus intime avec un ou deux amis m'est tout à fait indispensable. Quand on possède ceux-là, on tolère les autres comme une sorte d'assaisonnement, certains comme poivre et sel, d'autres comme sucre, d'autres comme rien du tout. »

13 à Elizabeth (Bonn, 11 juin 1865, n° 469, p. 368 – voir aussi la lettre d'Elizabeth, note de la lettre 469, p.740-41)

« Quant à ton principe selon lequel le vrai serait toujours du côté de ce qui est le plus difficile, je te le concède en partie. Néanmoins il est difficile de saisir que 2 et 2 ne feraient pas 4 ; en est-ce plus vrai d'autant ?

D'autre part toutes les idées dans lesquelles on a été élevés et qui peu à peu se sont fortement enracinées en nous, ce qui a été tenu pour vrai dans nos familles, et chez nombre de braves gens, ce qui de surcroît console et édifie effectivement l'être humain, tout cela est-il plus difficile de l'admettre que de lutter contre l'accoutumance et, dans l'insécurité qui est le lot de quiconque avance en toute indépendance, exposé aux fréquentes oscillations de l'esprit, voie de la conscience, privé souvent de consolations, mais ne visant jamais qu'à ouvrir de nouvelles voies, au vrai, au beau, au bien ?

Quant il s'agit de se former sur Dieu, le monde et le salut la conception dans laquelle on se sent à l'aise, pour le véritable chercheur le résultat de sa recherche n'est-il pas justement quelque chose d'indifférent ? Cherchons-nous en effet en notre quête, repos, paix, bonheur ? Non point mais exclusivement la vérité, fût-elle au plus haut point effrayante et abominable.

(...)

Aussi bien il n'est aucune vraie foi qui est trompeuse, elle fournit au croyant ce qu'il espère y trouver, mais sans offrir le moindre point d'appui pour fonder une vérité objective.

C'est là que se séparent les voies que suivent les humains, veux-tu repos de l'âme et bonheur, alors crois ; veux-tu être au service de la vérité, alors cherche. »

14, à Franzeska (Bonn, seconde moitié de juin 1865, n° 470, p. 373)

« Ici me répugne fort la bigoterie de la population catholique »

15, à Carl von Gersdorff (Bonn, 4 août 1865, n° 476, p. 382)

« Au fait, si je vais à Leipzig, ce n'est pas uniquement pour y pratiquer la philologie, c'est aussi pour me perfectionner fondamentalement dans la composition musicale. »

16, à Raimund Granier (Naumburg, 2ème quinzaine de sept, n° 479, p. 388-89)

« Il semble vraiment que notre jeunesse ne pense pas assez (...) nous sommes nés 20 ou 30 ans trop tard (...) nos naturalistes préférèrent que nous descendions des singes et refusent comme illogique toute suranimalité. Et par Zeus, plutôt singe qu'illogique ! »

17 à Franzeska et Elizabeth (Leipzig, 26 octobre 1865, n°484, p. 397)

« Si le roi me faisait cadeau d'une province, je ne pourrais lui en être plus reconnaissant que je ne le suis à ton égard quand tu m'envoie un bas de laine. Car il peut y avoir, tricoté là, plus d'amour que n'en éprouve, par ex. une province entière pour le roi de Prusse. »

18 à Franzeska et Elizabeth (Leipzig, 5 nov. 1865, n° 486, p. 400)

« Fais ton devoir ! Fort bien ma chère famille, je le fais ou je m'efforce de le faire, mais à quoi tend-il ? Où apprendrai-je ce que je dois accomplir pour satisfaire à mon devoir ? Imaginons que je vive suffisamment selon le devoir, la bête de somme est-elle plus que l'homme lorsqu'elle remplit plus que l'homme la tâche qu'on lui impose ? Avons-nous suffisamment rempli notre tâche d'homme quand nous satisfaisons aux exigences liées aux conditions dans lesquelles nous sommes né ? Qui donc en effet nous ordonne de nous laisser conditionner par les circonstances ? »

19 à Carl von Gersdorff (Naumburg, 7 avril 1866, n° 500, p. 422)

« Trois choses me servent de réconfort, mais de trop rare réconfort : mon Schopenhauer, la musique de Schumann, enfin les promenades solitaires. Hier le ciel laissait présager un orage de première grandeur, je gravis en toute hâte un sommet voisin qu'on appelle le « Leusch » (tu pourra peut-être expliquer le sens de cette nomination), trouvait là-haut une petite hutte, un homme en train d'abattre deux chevreaux et son garçon. L'orage éclata sur le monde le plus violent, avec tempête de grêle, j'éprouvais une incomparable exaltation et saisis à quel point nous ne comprenons bien la nature que lorsque nos soucis et nos tracas nous contraignent à trouver refuge auprès d'elle. Qu'était-ce alors pour moi que l'être humain et son indécise volonté ? Qu'ais-je à faire de l'éternel « tu dois », « tu ne dois pas » ? Comme c'était autre chose, l'éclair, l'ouragan, la grêle, libres forces sans éthique ! Comme elles ont de la chance, comme elles sont puissantes, pur vouloir que ne vient point troubler l'intellect ! (...) Cela dit, de toute manière, comme il nous est pénible de garder ainsi pour nous, à demi exprimées, nos jeunes et fortes idées schopenhaueriennes et, en somme, d'avoir toujours sur le cœur le poids de cette malheureuse distance entre théorie et pratique ! À cela je ne connais pas de remède, c'est au contraire de remède que j'ai besoin.»

20 à Carl von Gersdorff (Leipzig, 12 juillet 1866, n° 512, p. 446)

[Parlant de Deussen qui est devenu Théologus]

« Il m'écrit, par ex., que pour le persuader il me faudrait réfuter des possibilités comme celles-ci : il se *pourrait* bien qu'il y eut un Dieu, il se *pourrait* bien que ce Dieu se fut révélé, il se *pourrait* bien que cette révélation fut contenue dans la Bible. Saint Brahma ! Comme s'il fallait s'orienter dans l'existence à partir de trois possibilités de ce genre ! Et comme si j'avais encore à les réfuter ! »

21, à Paul Dessen (Naumburg, sep. 1866, n°519, p. 461)

« Nous ne disposons nous autres humains que d'un nombre restreint d'années véritablement productives ; passé les trente ans, elles se sont à tout jamais dissipées. Les vues originales que toute notre vie ultérieure doit mettre en œuvre, éclairer et renforcer d'exemples et d'expériences, c'est au cours de ces années là qu'elles se forment. »

22 A Carl von Gersdorff (Kösen, 11 oct. 1866, n° 523, p. 469)

« C'est justement par contraste avec ma vie de Bonn que cette année d'études à Leipzig m'est si chère. Alors que là-bas il me fallut me plier à des lois et à des règles et à des formalités dénuées de toute raison, alors que m'étaient octroyés des plaisirs qui me répugnaient, alors qu'une existence oisive parmi des êtres humains d'une pénible grossièreté m'emplissait d'un profond dégoût, à Leipzig tout s'est transformé d'une manière inespérée. Agréables, plaisantes, amicales relations, faveur imméritée de Ritschl, grand nombre de compagnons travaillant du même cour aux mêmes études, logeurs de bonne qualité, bons concerts etc., vraiment tout pour me faire de Leipzig une ville très chère. »

23, A Carl von Gersdorff, Leipzig, 20 fév. 1867, n° 538, p. 496

« C'est à nous d'utiliser intentionnellement le destin, car en eux-mêmes et pour eux-mêmes les événements ne sont que des coques vides. Ce qui compte est notre attitude en face d'eux. Les événements n'ont d'autre valeur pour nous que celle que nous-mêmes nous leur attribuons. Des hommes privés de réflexion et de moralité ignorent tout du caractère intentionnel du destin. Et justement ce qui advient reste sans prise sur eux. Mais *nous*, nous voulons que les événements nous apprennent quelque chose ; »

24 à Paul Dessen (Naumburg, 4 Avril 1867, n°539, p. 501)

« Je n'ai absolument pas envie de me surcharger de connaissances à la manière d'une machine. Il se peut que toi aussi tu étudies un peu trop. Ce que j'aime le mieux, c'est découvrir un point de vue nouveau, et d'autres plus nombreux, et pour eux de rassembler des matériaux . Ma cervelle est rebelle à tout bourrage. Trop de lecture émousse terriblement l'esprit. Le plus grand nombre de nos savants seraient de meilleur aloi, même en tant que savants, s'ils n'étaient trop savants. Ne fais pas de repas trop copieux. »

25, A Carl von Gersdorff (Naumburg, 6 avril 1867, n° 540, p. 503-04)

« Il est difficile de bien écrire, par nature personne ne possède un bon style, il est indispensable, pour y arriver, de travailler , de forer le bois dur (...) Ce qu'il faut avant tout c'est que se déchaînent sur mon style quelques joyeux esprits ; il faut que j'apprenne à en jouer comme je joue du piano, non pour exécuter des morceaux soigneusement étudiés, mais plutôt de libres fantaisies, aussi librement que possible, mais sans offenser jamais ni logique, ni beauté (...)

Je crois que d'un geste hardi tu as choisi la meilleure des solutions, je veux dire un efficace contraste, un renversement dans la façon de voir les choses, une attitude inversée à l'égard de la vie, de l'homme, du travail, du devoir. Ce disant je ne loue pas, en vérité, ta profession actuelle pour elle-même mais seulement dans la mesure où elle fut une négation de ce qui avait constitué jusqu'alors ta vie, ta pensée. Grâce à de tels contrastes âme et corps restent sains, échappent à ces formes de maladie qui naissent inévitablement tout aussi bien de l'abus d'activité scientifique que de l'excessive domination de l'activité physique, et que ne connaît pas moins l'érudit que le lourdaud de village (...) En effet, s'il nous faut de cette façon choisir entre les deux, ne serait-ce

point parce que le christianisme a opéré dans la nature humaine une coupure qu'ignorait le peuple de l'harmonie ? (i-e les Grecs). »

26 À Hermann Mushacke (Naumburg, 13 fév. 1868, n° 561, p. 541)

« Je me suis accoutumé à voir dans l'année de service militaire un de ces moyens grâce auxquels nous échappons à une formation unilatérale, mais surtout j'y ai trouvé un décisif contre-poison contre une raide, une pesante, une asthmatique érudition que, partout où je la rencontre, je ne cesse de combattre. »

27 à Erwin Rohde (Naumburg, 3 avril 1868, n° 565, p. 551)

Sur le projet d'un séjour à Paris :

« En tout cas on y travaillera de façon grandiose, on pillera la bibliothèque, on participera à une révolution, on assistera à la mort de l'empereur et on apprendra le français. »

28 à Paul Deussen (Naumburg, fin avril début mai 1868, n° 568, p. 555)

Sur la philosophie de Kant

« Quiconque veut aujourd'hui savoir quelque chose prend conscience de la relativité du savoir, et il s'en accomode – comme c'est le cas de tous ceux qui se sont fait un nom dans les sciences de la nature (...) il faut tenir fermement que, ni comme religion ni comme art, la métaphysique n'a aucun rapport avec ce qu'on appelle « vrai ou étant en soi ». »

29 à Sophie Ritschl (Wittekind, 2 juillet 1868, n° 578, p. 583)

« Mais justement le livre d'un musicien n'est pas le livre d'un visuel ; au fond, c'est de la musique qui se trouve faite de mots, non de notes. »

30, à Erwin Rohde (Naumburg, 8 oct. 1868, n° 591, p. 602) et 31, à Erwin Rohde (Leipzig, 9 nov. 1868, n° 599, p. 621)

Description de Richard Wagner et rencontre

32, à Erwin Rohde (Leipzig, 10 janvier 1869, n° 607, p. 636)

« Le sentiment en robe de chambre, la pire quotidienneté, la pire banalité éclairée d'en haut par ce sentiment qui s'étale confortablement, voilà le bonheur familial, bien trop répandu pour qu'on lui accorde grand prix. »

33, à Franziska et Elizabeth (Leipzig, seconde moitié de février 1869, n° 621, p. 650)

Sur sa nomination comme professeur à l'Université de Bâle

« Quel secret recèle donc ce caniche tant célébré ? Sueur et labeur, mais pour me sentir comme moi toute l'intensité, il vous faudrait être dans ma peau. De la chose vous n'avez tiré que la crème et elle a pu flatter votre goût. À moi il reste le petit lait de la monotone et quotidienne profession, de la solitude sans amis etc. »

34, à Carl von Gersdorff (Naumburg, 11 avril 1869, n° 632, p. 661)

« Une fois encore il faut prendre congé ; l'âge d'or de l'activité libre et sans limites, celui où règnent souverainement le présent, la jouissance de l'art et de la vie par un spectateur désintéressé ou du moins faiblement intéressé – cet âge est à jamais révolu ; domine à présent une sévère divinité, la tâche quotidienne (...) De l'inévitable bosse du professeur, je ne sens encore dans le dos aucune trace. Etre un philistin, homme du troupeau – que m'en gardent Zeus et toutes les muses ! Aussi bien je ne saurais guère de quelle façon m'y prendre pour le devenir, ne l'étant point. »